Master Negative
Storage Number

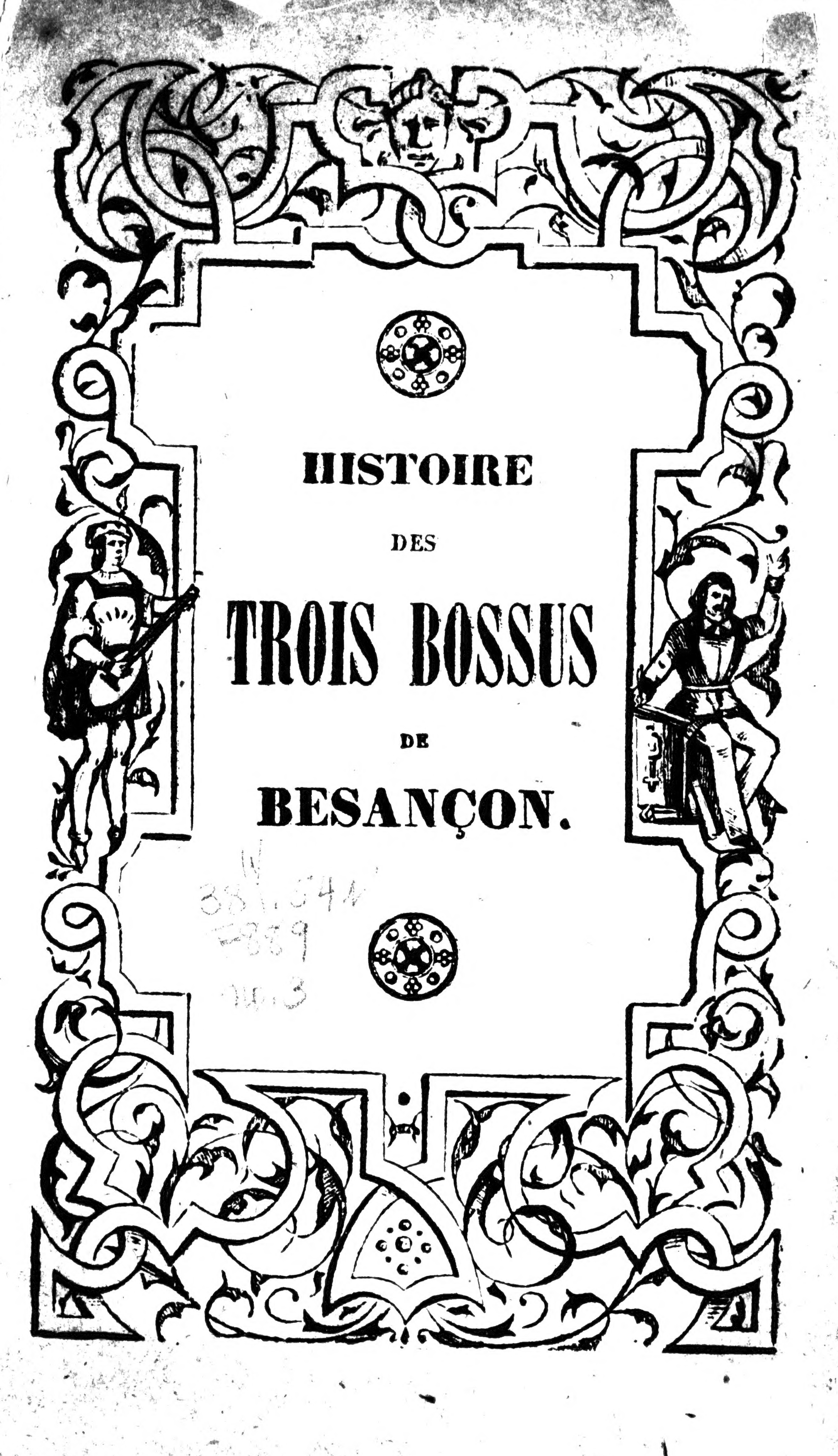
OCI00068.02

Histoire des trois bossus de Besançon

A Épinal

[18--]

Reel: 68 Title: 2



HISTOIRE DES TROIS BOSSUS DE BESANÇON.

HISTOIRE

DES

TROIS BOSSUS

DE BESANÇON;

SUIVIE

D'AVENTURES COMIQUES ET DE L'HISTOIRE D'UN REVENANT.

A ÉPINAL,

CHEZ PELLERIN, IMPRIMEUR-LIBRAIRE.

HISTOIRE

TROIS BOSSUS DE BESANÇON.

Sous le règne de Charles V, il y avait à Besançon, en Franche-Comté, un vieillard, nommé *Mathurin*, qui avait beaucoup de peine à gagner sa vie à faire des arcs d'acier, des épées, des sabres et des lames de couteaux. De treize enfans qu'il avait eus d'une seule femme, il en était mort dix en une année; mais les trois qui lui restaient, étaient d'une figure si singulière, qu'on ne pouvait les regarder sans rire : ils étaient bossus par-devant et par-derrière, borgnes de l'œil gauche, boiteux du pied droit, et se ressemblaient si parfaitement de visage, de taille et d'habits, ce qu'ils affectaient ordinairement, que leurs père et mère s'y méprenaient quelquefois.

Ces trois fils de Mathurin, l'aîné se nommait *Pierre*, le second *Jean*, et le troisième *Jérôme*, et ces trois petits bossus ne travaillaient presque jamais dans leur boutique qu'ils ne servissent de risée aux jeunes enfans qui allaient et venaient par la ville.

Un jour que le fils d'un riche marchand, nommé *Mourad*, revenait de la promenade avec quelques jeunes gens de son âge, comme il se sentait plus fort que de coutume, il s'appuya sur le bord de la boutique des trois bossus, et les insulta si vivement, que Jérôme qui travaillait en ce moment à une lame de couteau, perdit toute patience; il courut après ces jeunes enfans, et

choisissant parmi eux son ennemi principal, il lui porta un coup dans le ventre, et, se voyant poursuivi par la populace, il se sauva dans sa boutique, [illegible]

Comme Mourad était dangereusement blessé, on s'empara de toutes les avenues de la maison du vieux Mathurin, en attendant que le grand prévôt, que l'on était allé chercher, arrivât. Il y accourut avec ses archers, et ayant fait enfoncer la porte, qu'on refusait d'ouvrir, il entra dans la boutique, et demanda à ceux qui avaient été témoins de l'action qui venait de se commettre, lequel des trois bossus était l'assassin. Aucun d'eux ne put discerner si c'était l'un plutôt que l'autre; ils étaient en tout si semblables qu'ils s'y trompèrent. Le prévôt interrogea Pierre; il assura que ce n'était pas lui qui avait blessé ce jeune homme, mais qu'il ne pouvait pas dire si c'était Jean ou Jérôme; Jean soutint la même chose, et Jérôme, se voyant hors de danger, eut la hardiesse de nier aussi qu'il eût aucune part dans cette action.

Le prévôt se trouva alors très embarrassé; il n'y avait qu'un coupable, il en paraissait trois, et aucun ne s'avouait pour l'auteur du crime; il crut qu'il ne pouvait mieux faire que d'informer le roi d'une affaire aussi singulière. Il fit conduire les trois bossus devant son trône, et le prince les ayant interrogés lui-même sans en pouvoir tirer la vérité, il ordonna, pour tâcher de la découvrir, qu'on leur donnât à chacun cent coups de bâton. On commença par Jean, et ensuite par Pierre; mais chacun d'eux ignorant si c'était Jérôme qui était criminel, tant il y avait entre eux de ressemblance, ils souffrirent le [illegible]

[illegible], sans que le [illegible] fût plus savant. Le roi n'en fut pas quitte [illegible]; comme il était juge en sa propre cause, il ne crut pas à propos de convenir du fait, ni de protester de son innocence; et le roi n'ayant pu connaître l'auteur véritable du crime, et ne voulant pas punir de mort deux innocents avec un coupable, se contenta de les bannir tous trois de Besançon à perpétuité.

Pierre, Jean et Jérôme furent obligés d'exécuter promptement leur sentence. Ils sortirent de la ville, et après avoir délibéré entre eux quel parti ils prendraient, Pierre et Jean opinèrent qu'ils ne devaient point se quitter; mais Jérôme leur ayant représenté qu'en quelqu'endroit qu'ils allassent, tant qu'ils seraient ensemble, ils tomberaient toujours dans le même inconvénient en servant de risée au public, et que s'ils étaient séparés, on ferait beaucoup moins d'attention à chacun; cette raison prévalut sur le sentiment des deux autres. Ils se quittèrent, et prenant tous trois une route différente, Jérôme, après avoir parcouru plusieurs villes de France, arriva enfin à Paris.

Ce petit bossu ayant su qu'il y avait dans cette ville un coutelier assez en réputation, se présenta à lui pour avoir de l'ouvrage; il lui dit qu'il était de Besançon, et qu'il avait un secret tout particulier pour tremper l'acier. Le coutelier voulut essayer si Jérôme était aussi habile qu'il se vantait de l'être; il le reçut dans sa boutique, et ayant effectivement connu que non-seulement l'acier qu'il employait était une fois plus dur et plus tranchant que celui dont on se servait ordinaire-

ment à Paris, mais encore que son ouvrage était beaucoup plus délicat et plus fini, il le retint à son service, et lui fit toutes sortes de bons traitemens pour le conserver.

Depuis ce temps sa boutique se trouva une fois plus remplie de marchands. Le petit bossu ne pouvait suffire au travail; le coutelier vendait tout ce qu'il voulait ses arcs et ses sabres; et s'il n'avait pas été un ivrogne et un dissipateur, il aurait fait une fortune très-considérable.

Il n'y avait guère que deux ans que Jérôme était à Paris, lorsque son maître tomba très-dangereusement malade d'une grande débauche qu'il avait faite; son corps était si usé par le vin, l'eau-de-vie et les femmes, que tous les soins de la sienne et ceux de Jérôme ne purent lui sauver la vie; il mourut entre leurs bras.

Quoique Marceline, femme du coutelier, fût fort laide, il y avait cependant du temps que Jérôme en était amoureux, et la mort du maître étant une occasion favorable à déclarer à sa veuve la passion qu'il ressentait pour elle, il ne balança pas à lui faire connaître ses sentimens. Elle n'en fut pas trop effrayée; outre que depuis qu'il demeurait avec elle, elle s'était accoutumée à sa bizarre figure, elle considérait encore que si Jérôme l'abandonnait, sa boutique cesserait d'avoir la même réputation, et que le peu de gain qu'elle avait fait avec son mari serait bientôt dissipé. Ces raisons la déterminèrent, en femme de bon sens, à promettre à Jérôme de l'épouser sitôt qu'elle le pourrait faire avec bienséance. Elle le fit en effet quelque temps après, et Jérôme, non content de son négoce de coutellerie, dans lequel un peu de

comme il fit des gains considérables, se mit encore à faire commerce d'eau-de-vie, dont il avait un très-grand débit.

Les relations que ce petit bossu avait dans plusieurs villes d'Angleterre, parvinrent jusqu'aux oreilles de ses deux frères, qui, après avoir vécu pendant près de cinq ans dans une extrême misère, s'étaient enfin rencontrés à Londres : ils y apprirent avec joie l'établissement de Jérôme, et ne doutant point qu'il ne les aidât dans leur pauvreté, ils prirent la résolution d'aller ensemble à Paris ; ils n'y furent pas plutôt arrivés, qu'ils l'envoyèrent chercher par une pauvre femme qui les avait retirés chez elle par charité.

Jérôme fut dans la dernière surprise à la vue de ses frères : Ne vous souvient-il plus, leur dit-il, en entrant dans une colère extrême, de ce qui nous est arrivé à Besançon ? voulez-vous encore me faire servir de risée à toute cette ville ? Je vous jure par ma tête que je vous ferai l'un et l'autre expirer sous le bâton, si vous êtes assez hardis pour approcher de ma maison, et si vous ne sortez sans délai de Paris.

Pierre et son frère furent étonnés d'une réception à laquelle ils s'attendaient si peu : ils eurent beau représenter leur misère à Jérôme, et user de soumission envers lui, il ne se laissa point attendrir ; et tout ce qu'ils en purent obtenir, fut dix ou douze pièces d'or, pour les aider à aller chercher retraite dans quelque autre ville.

Jérôme étant retourné chez lui, sa femme s'aperçut de quelque altération sur son visage, elle lui en demanda la cause avec douceur : elle apprit qu'elle procédait de l'arrivée de ses deux frères,

et que craignant à Paris les mêmes railleries qu'il avait essuyées à Besançon, il leur avait interdit sa maison, et les avait obligés de sortir de la ville.

Sa femme eut beau lui représenter la dureté de son procédé, la colère de son mari redoubla à ses remontrances: Je vois bien, lui dit-il, que vous seriez d'humeur de les recevoir ici pendant le voyage que je dois faire à Rouen, mais je veux que vous sachiez, si cela vous arrivait, qu'il irait de votre vie; je ne vous en dis pas davantage, craignez seulement de me désobéir.

La femme de Jérôme connaissait trop l'humeur violente de son mari pour le contredire, elle avait assez souvent éprouvé combien sa main était pesante. Elle lui promit qu'elle exécuterait très-ponctuellement ses ordres; mais ses promesses ne rendirent pas Jérôme plus tranquille; il passa presque toute la nuit sans dormir, et étant retourné le lendemain à la pointe du jour chez la femme où avaient logé ses frères, il y apprit avec beaucoup de joie qu'ils venaient de sortir de Paris, dans le dessein de n'y revenir jamais.

Pierre et Jean étaient effectivement partis dans la résolution d'aller chercher fortune ailleurs; mais le dernier étant tombé malade à deux journées de Paris, et se trouvant obligés d'y séjourner près de trois semaines, leur argent fut promptement dépensé; ils se virent dans leur première misère, et ne sachant où donner de la tête, quelque sévère défense que leur eût faite Jérôme, ils prirent le parti de retourner à Paris, revinrent chez leur hôtesse, et la prièrent d'aller encore chez leur frère, pour tâcher de l'engager à les recevoir chez lui, ou tout au moins pour en obtenir quel-

qu'argent qui put fournir aux frais de leur voyage.

Cette femme ne put refuser de leur rendre ce service; elle alla chez Jérôme, et ayant appris à sa boutique qu'il était parti il y avait déjà douze jours pour aller à Rouen retirer plusieurs balles de marchandises, elle retourna promptement annoncer cette nouvelle à ses hôtes, que la nécessité pressant si fort, qu'ils ne balancèrent pas un moment à aller eux-mêmes implorer le secours de la femme de leur frère.

Leur belle-sœur ne put les méconnaître; ils étaient en tout si semblables à Jérôme, qu'il n'y avait personne qui séparément n'eût pris chacun d'eux pour lui; mais quelques défenses qu'il lui eût faites de leur donner entrée chez elle, elle fut touchée de leur misère et de leurs larmes; elle les reçut et leur fit apporter à manger. Il était déjà nuit, à peine Pierre et Jean avaient-ils rassasié leur première faim, que l'on heurta assez fort à la porte de la rue; la voix de Jérôme qui se fit entendre, et qui ne devait revenir que dans trois jours, fut un coup de foudre pour sa femme et ses deux frères; ils étaient plus pâles que la mort, et la femme qui ne savait où les mettre pour les soustraire à la colère de son mari, s'avisa de les cacher dans un petit caveau, derrière cinq ou six pièces d'eau-de-vie.

Jérôme s'impatienta à la porte; il redoubla ses coups; on lui ouvrit à la fin, et soupçonnant sa femme d'avoir chez elle quelque galant caché, il prit un bâton et l'en frappa rudement; ensuite sa jalousie le portant à visiter toute la maison, il chercha avec un soin extrême, sans songer à regarder derrière les tonneaux d'eau-de-vie, quoi-

qu'il fût entré dans le caveau. Enfin, ce malin bossu n'ayant rien découvert, s'apaisa un peu; il ferma toutes les portes dont il prit toutes les clefs, suivant sa coutume, s'alla mettre au lit avec sa femme, et le lendemain ne sortit de la maison que vers la prière du soir, disant à sa femme qu'il souperait chez un de ses amis; il ne fut pas plutôt dehors, que sa femme courut promptement au caveau; elle fut dans la dernière surprise d'y trouver Pierre et Jean sans aucun sentiment: son embarras augmenta de ne savoir ce qu'elle ferait de ces deux corps; mais prenant son parti sur-le-champ, elle ferma sa boutique, courut chercher un porte-faix qui passait pour un jeune homme fort niais, et lui ayant conté qu'un petit bossu qui était venu marchander chez elle des couteaux, y était mort subitement, elle appréhendait qu'on ne l'inquiétât à ce sujet: elle lui promit quatre pièces d'or, s'il voulait le venir prendre dans un sac, et l'aller ensuite jeter dans la Seine. Le porte-faix accepta ses offres, et cette femme l'ayant conduit chez elle, lui donna pour arrhes deux écus d'or, le fit boire jusqu'à la nuit, lui fit enfermer seulement un des bossus dans son sac, le lui mit sur la tête, et lui promit de lui donner les deux autres écus d'or quand elle serait sûre qu'il aurait fait sa commission.

Le porte-faix, avec le bossu sur ses épaules, s'étant rendu sur le Pont-Neuf, ouvrit son sac, jeta sa charge dans la Seine, et retourna aussitôt chez cette femme: C'en est fait, lui dit-il en riant, votre homme sert déjà de pâture aux poissons; donnez-moi les deux écus d'or que vous m'avez promis. Marcelline entra alors dans une arrière-

boutique, sous prétexte d'aller chercher de l'argent; mais sortant promptement avec un grand cri, elle feignit d'être évanouie; le portefaix étonné, la prit entre ses bras, et s'informa du sujet de sa frayeur après l'avoir fait revenir de son évanouissement: Ah! lui dit cette rusée, en jouant parfaitement son rôle, entrez dans cette salle, vous allez en connaître la cause. Le portefaix étant entré, resta immobile, lorsqu'à la faible lueur d'une lampe, il aperçut le même corps qu'il croyait avoir porté dans la Seine. Plus il l'examina, plus sa surprise redoubla. J'ai jeté très-sûrement ce malheureux bossu de dessus le pont, lui dit-il; comment se trouve-t-il encore ici? cela ne peut pas se faire sans magie; n'importe, continua-t-il, essayons s'il en reviendra encore. Alors ayant mis le second bossu dans le même sac, il le porta sur le pont, et ayant choisi le lieu le plus profond de la Seine, il ouvrit son sac, et jeta dedans le pauvre Jean. Il revenait alors plein de joie vers Marceline, ne doutant point que le bossu ne fût allé à fond, lorsqu'en tournant le coin d'une rue, il vit venir à lui un homme qui tenait à la main une espèce de lanterne: il pensa mourir de frayeur à la vue de Jérôme, qui, un peu pris de vin, retournait chez lui; il le suivit pourtant quelque temps, et voyant qu'il prenait le chemin de la maison où il avait déjà été prendre les deux bossus, il le saisit brusquement au collet: Ah! ah! compère, lui dit-il, vous croyez donc me jouer ainsi toute la nuit? voilà déjà deux fois que vous vous moquez de moi, mais il y aura bien du malheur, si vous m'échappez à la troisième; alors, comme il était vigoureux, il lui jeta

son sac sur la tête, et l'y ayant fait entrer malgré lui, il en lie l'ouverture avec une grosse corde, et courant droit au pont, il y jeta le bossu et le sac; il fut un temps assez considérable à se promener aux environs de cet endroit, pour voir si le bossu ne reviendrait pas encore le trouver de sa récompense, mais n'entendant aucun bruit, il retourna chez la couturière, pour lui demander les deux autres écus d'or qu'elle lui avait promis. Ne craignez plus qu'il en revienne, lui dit-il en entrant; le drôle voulait encore rire à mes dépens, et feignait apparemment d'être mort, pour me faire promener jusqu'au jour; mais je l'ai si bien accommodé cette fois, que vous ne devez plus appréhender qu'il retourne jamais à votre maison.

Marceline, surprise de ce discours, en demanda l'explication au porte-faix. J'avais, répliqua-t-il, jeté pour la seconde fois ce malin bossu dans la Seine, lorsqu'en revenant chercher mon salaire, je l'ai rencontré encore à cinq ou six rues d'ici avec une lanterne à la main, et qui chantait en contrefaisant l'ivrogne : je suis entré dans une si grande colère, que me jetant aussitôt sur lui, je l'ai, malgré sa résistance, fait entrer dans mon sac, que j'ai lié avec une corde, et je l'ai ensuite précipité dans la Seine d'où je ne crois pas qu'il puisse jamais revenir, à moins que ce ne soit l'antechrist en personne.

La femme de Jérôme fut dans une surprise sans pareille à cette nouvelle : Ah! malheureux, lui dit-elle, qu'avez-vous fait! vous venez pour le coup de noyer mon mari, et vous prétendez encore que je vous récompense de cet homicide?

[illegible] et je vais de ce pas m'en plaindre au prévôt.

Le porteur fut peu surpris de [illegible] que Marceline ne le faisait que pour s'exempter de lui payer ce qu'elle lui avait promis. Trève de raillerie, lui dit-il, donnez-moi les deux écus d'or que j'ai si légitimement gagnés ; il y a assez long-temps que je vous sers [illegible], il est temps que je m'en retire. La coutelière lui ayant refusé le paiement : Je jure par ma tête, lui dit-il, avec une extrême colère, que si je n'ai sur-le-champ deux écus d'or, je vous enverrai bientôt tenir compagnie [illegible] continua-t-il ; je [illegible], que l'on ne conteste encore mon paiement ; oh ! je ne suis pas si sot que je parais ; je serai payé tout à l'heure, ou nous verrons beau jeu. Plus le porteur insistait, et plus Marceline faisait retentir le quartier de ses cris. Il fut las de tant de résistances, et l'ayant saisie par les cheveux, il la traînait dans la rue et l'allait jeter dans la Seine, lorsque quelques voisins accoururent à son secours.

Le porteur eut peur ; il se retira fort mécontent d'avoir été, ou de ce qu'il croyait être, trompé par cette femme, et prenait le chemin du pont pour retourner chez lui, lorsqu'il se vit rencontré par trois hommes qui portaient chacun un fardeau sur leurs épaules, à ce qu'il en pouvait discerner dans l'obscurité. Celui qui marchait le premier [illegible] : Où vas-tu à l'heure qu'il est ? lui dit-il. De quoi te mêles-tu ? répondit le porteur ; [illegible] ? je vais où il me plaît. [illegible] reprit [illegible] prends ce paquet que j'ai sur

ma tête, et marche devant moi. Le porteur, surpris de ce discours, voulut résister; mais cet homme ayant fait briller à ses yeux un sabre large de quatre doigts, et le menaçant de lui couper la tête s'il hésitait à lui obéir, il fut contraint de se charger du paquet et de marcher de compagnie avec les deux autres, dont l'un paraissait un valet, et l'autre un pêcheur.

Ils n'eurent pas fait le chemin de dix rues, qu'ils arrivèrent à une petite porte qui leur fut ouverte dans le moment par une vieille femme; ils passèrent par une espèce d'allée fort obscure, et arrivèrent dans un salon magnifique : mais quel fut l'étonnement du porteur à la lueur de plus de quarante bougies, dont il était éclairé, de voir les bossus qu'il venait de jeter dans la Seine, dont deux étaient sur les épaules du valet et du pêcheur, et le troisième qu'il avait apporté sur sa tête; il fut saisi d'une si grande frayeur, qu'il commença à trembler de tout son corps. Il se persuada, plus qu'il n'avait fait encore, qu'un événement aussi extraordinaire ne pouvait se faire sans magie; mais se remettant un peu de sa surprise : au diable le malin bossu, s'écria-t-il d'un ton de voix fort plaisant, je crois que je passerai toute la nuit à le jeter dans la rivière sans venir à bout de m'en débarrasser, le coquin a eu la malice d'en revenir déjà deux fois pour m'empêcher de gagner les écus d'or que la coutelière m'a promis, et je le retrouve encore ici en compagnie de deux autres qui ne valent guères mieux que lui; mais, Seigneur, continua-t-il, en s'adressant à celui qui paraissait le maître de la maison où il était, prêtez-moi, je vous prie, votre sabre pour un moment,

je ne veux seulement que leur couper à chacun la tête, et les aller ensuite jeter tous trois dans la Seine, pour voir s'ils reviendront encore ; je joue aujourd'hui d'un si grand malheur, que je suis sûr que le diable les rapporterait chez la coutelière ou chez moi.

Le porteur ayant alors cessé de parler, le roi, (car c'était lui-même qui, suivant l'exemple de son aïeul, se promenait assez souvent de nuit dans Paris, pour voir ce qui se passait, et juger par lui-même si l'on était content de son gouvernement), le roi, dis-je, déguisé en marchand, fut dans la dernière surprise d'entendre ces paroles du porteur : il était sorti cette nuit avec son premier ministre, et ayant fait la rencontre d'un pêcheur, il lui avait demandé où il allait. Je vais, répondit cet homme, retirer mes filets qui sont depuis hier matin dans la Seine. Et que feras-tu de ta pêche, répliqua le roi ? Demain, lui dit-il, je la vendrai au marché de Paris, pour aider à vivre une femme et trois enfans que j'ai. Veux-tu traiter avec moi de ce qui peut être dans tes filets, et des deux premières fois que tu les rejetteras à l'eau, repartit le roi ? Très-volontiers, répondit le pêcheur. Hé bien, lui dit le roi, voilà dix pièces d'or pour le premier coup, je t'en donnerai autant pour chacun des deux autres, es-tu content ? Le pêcheur fut étonné d'une pareille générosité, il ne savait si c'était un songe ; mais serrant les pièces dans sa poche : Seigneur, répliqua-t-il avec transport, si j'en recevais autant toutes les fois que je retire mes filets de l'eau, je serais bientôt plus riche et plus puissant que le souverain roi de France.

Le roi sourit de cette comparaison ; il marcha jusqu'au bord de la Seine, entra dans le bateau du pêcheur, et le ministre l'ayant aidé à retirer trois fois ses filets, il fut étonné, au lieu de poissons, d'y trouver les deux petits bossus de Besançon, et un sac dans lequel était le troisième.

Une aventure aussi surprenante lui donna de l'admiration : Puisque cette pêche m'appartient, dit-il au pêcheur, qui était aussi surpris que lui, je prétends l'emporter chez moi ; mais il faut que tu nous prêtes la main. Cet homme avait reçu de très grandes marques de la libéralité du roi, pour faire difficulté de lui obéir. Le ministre et lui prirent l'un Pierre et l'autre Jean par les pieds, et les jetèrent sur leurs épaules ; et le roi lui-même s'étant chargé du sac où était Jérôme, ils reprenaient le chemin du palais, lorsqu'ils rencontrèrent le porteur, qui, depuis quelques moments, venait de jeter les trois bossus dans la Seine.

Comme le roi était tout mouillé de l'eau qui sortait du sac, il arrêta le porteur, et l'ayant contraint de prendre sa charge, il l'avait conduit jusqu'à une maison qui communiquait à son palais. Ce fut là où le porte-faix, par le discours qu'il tint au sujet des trois bossus, excita la curiosité du roi ; il lui ordonna de s'expliquer sur une aventure aussi bizarre.

Seigneur, dit alors le porteur, l'explication que vous me demandez n'est pas si facile qu'on le croirait bien ; plus j'y pense, et moins j'y découvre la vérité de cette aventure ; à tout hasard, je vais vous raconter la chose comme je crois qu'elle m'est arrivée.

Connaissez-vous, seigneur, dit alors le porteur, la femme d'un coutelier qui demeure au bout de la rue des Joailliers? Non, répliqua le roi. Vous ne perdez pas grand'chose, reprit le porteur; c'est la plus maligne bête qui soit dans tout Paris: tenez, je voudrais, pour les deux écus d'or que je possède, qu'il me fût permis de lui appliquer cinq ou six gourmades sur le visage pour la peine que cette sorcière m'a donnée cette nuit, quoique je sois bien pauvre, je m'en irais coucher content; cette coutelière donc.... mais vraiment, puisque vous ne la connaissez pas, je veux vous en faire le portrait: imaginez-vous, seigneur, voir une grande femme sèche, dont le teint est aussi noir qu'une langue de bœuf enfumée; elle a le front petit et les yeux si enfoncés dans la tête, qu'il faudrait une lunette d'approche pour les apercevoir: son nez a une si grande amitié pour son menton, qu'ils se baisent toujours; et sa bouche, qui exhale une odeur de soufre, est si grande, qu'elle ne ressemble pas mal à celle d'un four: tout cela ne compose-t-il pas une fort jolie personne? Assurément, lui dit le roi, qui, quoiqu'impatient de savoir l'histoire des trois bossus, mourait de rire de la description naïve du porte-faix. Tu es un si excellent peintre, que je m'imagine voir cette coutelière, et que je gagerais la reconnaître entre mille; mais poursuis ton discours. Et bien donc, reprit le porteur, puisque vous la connaissez à présent comme si vous l'aviez déjà vue, imaginez-vous encore voir cette aimable femme couverte d'un grand voile qui cachait toujours ses perfections, me venir choisir sur la brune, au bout du pont, entre cinq ou six de mes camarades, et me promettre à l'o-

nerait quatre écus d'or si je veux la suivre. L'appas du gain me touche, je vole vers son logis, j'y entre avec elle; elle quitte son voile: à son aspect la frayeur me saisit; elle s'en aperçoit sans doute, et pour me rassurer, commence par me présenter un grand flacon de vin. Je vous avoue, seigneur, qu'il était excellent, et sans m'informer de quel pays il était, je vidai le flacon: je ne le buvais pourtant qu'en tremblant; je craignais qu'elle ne voulût m'enivrer pour me débaucher et me faire passer la nuit avec elle, et ce n'était pas sans fondement que je me l'imaginais, elle me faisait assez de caresses pour me le faire croire. Après le vin elle apporta sur la table une grosse bouteille d'eau-de-vie, elle m'en versa amoureusement un grand verre que j'avalai sans façon, ensuite elle me proposa.... attendez, seigneur, je crois ma foi que j'en bus deux. Et bois-en six, reprit le roi, et finis, si tu peux, ton histoire. Oh! oh! comme vous y allez, seigneur, l'eau-de-vie ne se boit pas si vite, elle monte à la tête; je suis à demi-ivre d'en avoir bu seulement deux verres, et vous voudriez, qu'après tout le vin que j'avais dans le corps, j'allasse encore boire une bouteille d'eau-de-vie; non, seigneur, je n'en ferai rien, quand même le roi de France m'en prierait à genoux: mais revenons à nos moutons, tant qu'il y a que la coutelière me voyant bien conditionné, m'a fait entendre qu'un petit bossu, qui était entré chez elle pour y acheter quelqu'ouvrage de coutellerie, était mort subitement dans sa boutique, et qu'appréhendant qu'on ne l'accusât de l'avoir tué, elle me donnerait les quatre écus d'or qu'elle m'avait promis, si je voulais

l'aller porter dans la Seine. Je n'avais pas tant bu, que je ne voulusse être sûr de la récompense: j'ai demandé deux écus d'or pour arrhes; elle me les a donnés, j'ai mis le bossu dans un sac, j'ai exécuté ses ordres, et je venais recevoir le reste de mon salaire, lorsqu'elle me fait voir le même bossu. Je vous laisse à penser, seigneur, quelle a été ma surprise; je l'ai remis dans le sac; je l'ai une seconde fois porté sur le pont, et choisissant l'endroit le plus rapide de la Seine, je l'y ai jeté, et je revenais chez la coutelière, lorsque j'ai encore rencontré le maudit bossu, avec une lanterne à la main, et qui feignait d'être ivre; je me suis lassé de tant de plaisanteries, je l'ai brusquement saisi au corps, et le faisant entrer malgré lui dans mon sac dont j'ai lié l'ouverture, je l'ai jeté pour la troisième fois dans la Seine, comptant que le sac dans lequel il était, l'empêcherait d'en revenir: de retour chez la coutelière, je lui ai appris la rencontre du bossu en vie, et de quelle manière je m'en étais défait; mais au lieu de me donner les deux écus d'or que j'attendais d'elle, elle a feint de s'arracher les cheveux de désespoir, et m'a menacé du prévôt, en me disant que j'avais noyé son mari: je me suis moqué de ses larmes, j'ai voulu être payé; j'ai fait du bruit, les voisins sont venus à ses cris, je me suis sauvé; et je revenais chez moi fort triste, lorsque vous m'avez contraint, seigneur, de prendre ce sac sur ma tête, et de l'apporter jusqu'ici.

Vous pouvez maintenant, seigneur, poursuivit le porte-faix, deviner facilement le sujet de ma frayeur, lorsqu'en arrivant en ces lieux, je me suis trouvé chargé du même bossu que j'ai déjà

jeté trois fois dans la Seine, et que j'en ai vu encore deux autres qui lui ressemblent si fort, que l'on ne peut les distinguer que par les habits.

Quoique le roi ne pût pénétrer le fond de cette aventure, il prit un plaisir extrême au récit du porte-faix. Ensuite ayant examiné de plus près les trois bossus, il crut apercevoir en eux quelques signes de vie, et ordonna promptement que l'on fît venir un médecin. Il arriva un moment après, et reconnaissant que Pierre et Jean rejetaient, parmi l'eau qu'ils avaient avalée, une grande quantité d'eau-de-vie, il se douta, comme il était vrai, que leur ivresse les avait fait croire morts. Pour Jérôme, la seule privation d'air l'avait presque suffoqué, mais sitôt qu'il eut la tête hors du sac, il revint peu à peu, de sorte qu'au bout d'une demi-heure ses frères et lui se trouvèrent hors de danger.

Jamais on n'a été si étonné que le fut Jérôme à la vue de ses frères, qui étaient couchés sur des sophas : il ouvrait de grands yeux, et ne pouvant comprendre comment il se trouvait avec eux dans un lieu inconnu, il se laissa déshabiller sans dire une seule parole, pendant qu'on faisait la même chose à Pierre et à Jean.

Le roi, après avoir fait porter les trois bossus dans trois chambres différentes, les fit mettre au lit et enfermer sous la clef. Il renvoya ensuite le pêcheur, et ayant ordonné au ministre de retenir le porte-faix et de lui faire toutes sortes de bons traitemens, il se prépara à se donner du plaisir aux dépens des bossus et de la coutelière, qu'il envoya arrêter le lendemain à la pointe du jour.

Pour avoir un divertissement complet, le mi-

nistre fit faire pendant la nuit deux habits tout pareils à celui qu'avait Jérôme, lorsque le porte-faix l'avait jeté dans la Seine : il en fit revêtir Pierre et Jean, dont l'ivresse était entièrement dissipée, et se trouvant tous trois habillés d'une manière uniforme, il les fit cacher derrière trois portières différentes, qui répondaient dans un salon magnifique du palais, et donna des ordres pour les faire paraître quand il ferait un certain signal.

Le ministre qui, avec le porte-faix et plusieurs gardes, avait été arrêter la coutelière dès le grand matin, la fit conduire dans le salon où le roi était déjà sur son trône. Il l'interrogea sur ce qui s'était passé entr'elle et le porte-faix ; elle lui raconta tout ce qui lui était arrivé, sans rien déguiser de la vérité, et lui témoigna beaucoup de regret de la perte de son mari. Mais, lui dit le roi, n'est-ce point une histoire faite à plaisir que tu me racontes ? Comment est-il possible que ces bossus se ressemblent si fort, que le porte-faix s'y soit mépris ? Ah ! seigneur, reprit Marceline, il était à moitié ivre quand je lui donnai cette commission, et de plus mon mari et ses frères étaient en tout si semblables, que s'ils avaient été tous trois vêtus de même, je n'aurais peut-être pas pu moi-même les distinguer. Cela serait fort plaisant, dit alors le roi en frappant des mains, et je veux être témoin d'une pareille reconnaissance.

C'était le signal qu'avait donné le roi pour faire paraître les bossus. On leva en ce moment les portières, et la coutelière pensa mourir de frayeur à cette vue : O ciel ! s'écria-t-elle, quel prodige

est ceci? Depuis quand voit-on les morts ressusciter? Est-ce une illusion, seigneur; et mes yeux sont-ils de surs garants de ce que je vois? Tu ne te trompes pas, répondit le roi; de ces trois bossus l'un est ton mari, et les deux autres sont ses frères; c'est à toi à reconnaître celui qui t'appartient; regarde-les bien tous trois, mais je leur défends, sous peine de la vie, de parler ni de faire aucun signe.

La coutelière, étonnée au dernier point, les examina l'un après l'autre; elle ne put jamais distinguer son mari; et le roi, qui s'y méprenait pareillement, ordonna alors à celui des trois qui était Jérôme, de venir embrasser sa femme. Il fut extrêmement surpris de voir les trois bossus sauter dans le même moment au cou de la coutelière, et chacun d'eux assurer qu'il était son mari.

Pierre et Jean n'ignoraient pas qu'ils étaient en la présence du roi de France; mais quelque respect qu'ils lui dussent, ils ne crurent pas pouvoir mieux se venger de Jérôme, qu'en se faisant passer pour lui; et ce dernier eut beau se mettre en colère, ses deux frères s'obstinèrent à lui voler son nom.

Le roi ne pouvait s'empêcher de rire à cette plaisante contestation des trois bossus; mais ayant enfin pris son sérieux: Il n'y aurait peut-être pas tant de presse parmi vous à vouloir être Jérôme, leur dit-il, si vous saviez que je ne le veux connaître, qu'afin de lui faire donner mille coups de bâton pour la dureté qu'il a eue envers ses frères, et pour les défenses qu'il avait faites à sa femme de les recevoir chez lui en son absence.

Le roi prononça ces paroles d'un ton si sévère en apparence, que Pierre et Jean crurent devoir cesser leur jeu : Si cela est ainsi, seigneur, dit chacun d'eux séparément, nous ne sommes plus ce que nous feignions d'être que pour punir notre frère de ses mauvais traitemens : s'il y a des coups à recevoir, qu'il les reçoive seul, il les mérite ; pour nous, seigneur, nous implorons votre générosité, et nous espérons de votre auguste majesté, de devant laquelle personne ne s'est jamais retiré mécontent, qu'elle aura la bonté de soulager notre extrême misère.

Le roi en ce moment jeta la vue sur Jérôme, il le vit dans une étrange confusion. Hé bien ! qu'as-tu à répondre, lui dit-il ? Puissant roi des rois, répliqua ce bossu, le visage prosterné contre terre, quelque punition que je doive attendre de votre justice, je n'en suis pas moins le mari de cette coutelière : mon crime est d'autaut plus grand, qu'étant la seule cause du bannissement de mes frères de la ville de Besançon, pour un meurtre dont notre parfaite ressemblance empêcha de connaître l'auteur, je devais les faire participans de ma fortune, comme ils l'ont été de mes malheurs ; mais si un repentir sincère peut obtenir ma grâce, j'offre du meilleur de mon cœur de partager avec eux tous les biens que j'ai acquis avec peine depuis que je suis à Paris, et j'espère que votre majesté me pardonnera mon ingratitude en faveur du regret que j'ai de l'avoir commise.

Le roi, qui n'avait nulle intention de faire maltraiter Jérôme, fut très-content de le voir dans cette disposition. Il lui fit grâce, et voulant

que Pierre et Jean, pour le plaisir qu'ils lui avaient donné, ressentissent les effets de sa libéralité, il fit publier dans Paris, que s'il y avait quelques filles qui voulussent épouser ces deux bossus, il leur donnerait à chacune dix mille pièces d'or. Il s'en trouva plus de vingt qui s'estimèrent heureuses d'avoir une dote si considérable; mais Pierre et Jean ayant choisi de ce nombre celles qu'ils crurent leur mieux convenir, ils reçurent encore du roi vingt mille écus d'or, qu'ils mirent en société avec Jérôme, et ces trois frères passèrent tranquillement le reste de leurs jours sous la protection du roi, qui fit tant de bien au porte-faix, qu'il vécut fort à son aise depuis ce temps, sans avoir besoin de continuer son métier.

AVENTURES COMIQUES.

Un cochon fort gras et fort méchant désolait un charcutier de Paris, qui résolut de s'en débarrasser en le tuant. En conséquence de son projet, il attacha l'animal à l'un des barreaux du soupirail de sa cave, et alla chercher son grand couteau pour lui couper le cou. Pendant ce temps-là le cochon rompit le lien qui le retenait, se sauva dans une rue voisine, entra dans une allée, et monta jusqu'au troisième étage; il trouva la porte d'une chambre ouverte, dans laquelle demeurait une vieille femme, qui venait d'en sortir pour aller chercher du feu chez sa voisine. Le cochon pénétra dans cette chambre, découvrit derrière la porte un panier plein d'ordures, et comme il s'amusait à y fouiller, en se démenant il fit fermer la porte. La bonne femme revenant sur ces entrefaites, fut très-surprise de trouver sa porte fermée, dont elle avait la clef sur sa table. Comme elle entendait un certain bruit, elle cria qu'on lui ouvrit; le cochon se mit alors à grogner, et elle crut qu'on lui répondait non. Saisie de frayeur, elle s'imagina qu'il y avait un voleur dans son appartement, et courut chercher le commissaire et la garde. L'officier de police demanda à son tour qu'on lui ouvrît; le cochon recommença à grogner, et tous les auditeurs crurent qu'on leur répondait non. Aussitôt la porte est enfoncée de par le roi; le cochon effrayé veut se sauver, passe entre les jambes du commissaire, s'embarrasse dans sa robe, et roule avec lui, ainsi

qu'avec les soldats qui le suivaient, sur tous les escaliers; il se dépêtre enfin de sa longue robe noire, s'enfuit à toutes jambes dans la rue, faisant des cris affreux, laissant l'officier de police et les soldats persuadés qu'un million de diables venaient de leur faire faire une furieuse culbute.

Un homme de la plus haute taille se promenait un soir à la foire de Saint-Ovide, tandis qu'on jouait en dehors des parades. Tout occupé des lazzis qui se faisaient à celles d'un jeu de marionnettes, il heurta par mégarde un petit bossu, qui, se redressant sur la pointe du pied, apostropha très-incivilement ce grand homme, ou plutôt cet homme grand. Celui-ci, sans témoigner la moindre colère, affecta de se courber, et de dire en élevant la voix : Qu'est-ce qui est là-bas? L'Esope furieux de ce sarcasme, mit la main sur la garde de son épée, et demanda raison à son adversaire. Mais l'homme de haute stature, toujours de l'air le plus tranquille, prit le mirmidon par le milieu du corps, et le posa sur le balcon de la parade, en disant froidement : Tenez, serrez votre polichinel, qui s'avise de faire ici du tapage.

L'abbé prince de Salm, très-contrefait, traversait l'antichambre du roi tandis que plusieurs seigneurs étaient à s'y chauffer; l'un d'eux s'avisa de dire assez haut : Voilà Esope à la cour. Le prince, sans se déconcerter, répondit : Messieurs, le parallèle est bien flatteur pour moi, car Esope faisait parler les bêtes.

Un abbé, qui faisait souvent à pied de petites promenades aux environs de Paris, se rendit un beau jour d'été dans le bois de Boulogne. Après en avoir parcouru quelques allées, la lassitude l'obligea de s'asseoir à l'ombre d'un vieux chêne, dans l'endroit le plus écarté. Se voyant dans une agréable solitude, où selon toute apparence il ne pouvait être entendu que des oiseaux seulement, il se mit à chanter une ariette d'un nouvel opéra-comique. Plusieurs jeunes gens venaient de dîner dans le bois à peu de distance du lieu où M. l'abbé s'était arrêté; frappés de la beauté de sa voix, ils s'approchent doucement et environnent le chanteur avant qu'il ait pu les apercevoir. Quand le petit-collet se vit au milieu d'une compagnie qu'il n'attendait pas, il cessa d'avoir du goût pour la musique. « Quoi! M. l'abbé, » s'écrièrent les jeunes gens, notre présence vous » fait taire! Continuez, de grâce, vous poussez » trop loin la modestie. » Malgré les plus vives instances, le chanteur continua d'être muet. Les jeunes gens se piquèrent de son obstination, soit qu'ils aimassent réellement les belles voix, soit qu'ils ne cherchassent qu'à lutiner le petit-collet. L'un d'eux se montra surtout le plus ardent à le tourmenter; il tira son épée, les autres en firent de même; et tournant la pointe contre la poitrine du pauvre abbé, ils menacèrent de le percer, s'il ne chantait à l'instant. Une telle façon d'agir n'était guère propre à le mettre en voix; il chanta pourtant, ne pouvant plus s'en défendre. Ses auditeurs témoignèrent leur satisfaction par des applaudissemens redoublés. Piqué de la manière impolie avec laquelle on venait de le presser de

chanter, M. l'abbé suivit de loin, sans affectation, celui des jeunes gens dont il croyait avoir le plus lieu de se plaindre. Après avoir bien remarqué sa demeure, il se promit de ne pas laisser sans vengeance l'affront qu'on venait de lui faire. Il se leva le lendemain de très-bonne heure, s'habilla en cavalier, mit une épée à son côté, et se rendit fièrement chez l'étourdi qu'il voulait punir. « Je viens, lui dit-il, vous demander raison de » l'insulte que vous et vos amis me fîtes hier. » Allons nous battre dans l'endroit où vous me » forçâtes de chanter, afin que mon honneur soit » rétabli dans le lieu même où je fus couvert de » honte. » Le jeune homme qui se souvenait à peine de ce qui s'était passé la veille, ne s'attendait guère à un pareil compliment, et ne reconnaissait plus l'abbé. La mémoire lui revint enfin, il le félicita du courage qu'il montrait, s'habilla, et monta avec lui en carrosse. Ils arrivèrent bientôt près de l'arbre antique où le petit-collet avait chanté malgré lui. Le jeune homme se hâte de mettre pourpoint bas, et tire son épée. Mais lorsqu'il se prépare à pousser de terribles bottes, son adversaire lui présente un pistolet de poche, et le menace de lui brûler la cervelle, s'il ne fait exactement ce qu'il va lui ordonner. « Vous m'avez » contraint de chanter; eh bien! moi, je prétends » que vous dansiez tout-à-l'heure. Allons, morbleu, dépêchez-vous; si vous aimez la musique, » j'aime singulièrement la danse. » Le jeune homme eut beau protester qu'il ne s'était jamais piqué d'être bon danseur, il fallut obéir : l'aspect du pistolet fut pour lui un maître à danser. Il exécuta seul, tout d'une haleine, plusieurs pas de

rigodon, un menuet, et même une allemande. Monsieur l'abbé l'ayant mis en nage, lui permit de reprendre ses habits, et d'aller montrer à Paris, s'il le jugeait à propos, les progrès qu'une seule leçon lui avait fait faire dans l'art de la danse. Avant de se quitter, ils mirent l'épée à la main, et monsieur l'abbé, en bon maître d'escrime, eut la gloire de désarmer son élève.

Un tailleur à la fois dévot et fripon (qualités qui ne sont pas toujours incompatibles), eut en dormant un songe effrayant. Il s'imagina voir le jour du jugement dernier, et la justice éternelle dévoilant et condamnant à la face de l'univers les iniquités de tous les hommes. Il attendait en tremblant son arrêt, lorsqu'une main céleste déroula tout à coup à ses yeux un étendard immense de diverses couleurs et composé de tous les morceaux d'étoffes qu'il avait volés dans sa vie. Au même instant il se crut précipité dans les enfers, et se réveilla en sursaut, baigné d'une sueur froide. Il regarda ce songe comme un avis du ciel, et fit le serment de ne plus voler. Pour mieux se prémunir contre son mauvais penchant, il pria ses garçons toutes les fois qu'il serait près de céder à la tentation, de lui crier : L'étendard...

Quelques jours s'écoulèrent ainsi. Enfin, un matin, oubliant son rêve et son serment, il allait couper et soustraire un morceau d'une très-belle étoffe qui venait de lui être confiée; ses garçons lui crièrent : Maître, l'étendard!... Rassurez-vous, répliqua le fripon, il n'y en avait pas de cette couleur-là.

Un officier logé en chambre garnie, sur le point de joindre son régiment, étant seul un matin dans son lit, en proie à mille réflexions, faute de pouvoir dormir, se mit à songer qu'il avait eu tort de laisser la clef à la porte de sa chambre, attendu qu'il serait facile d'entrer pour le voler. Tandis que de pareilles idées lui roulaient dans la tête, un menuisier montait lentement, chargé d'un cercueil pour un homme qui venait de mourir dans la chambre prochaine. Le menuisier, croyant entrer chez le mort, ouvre la porte de l'officier, et dit en entrant : *Voilà une bonne redingote pour l'hiver*. Le militaire que ses craintes rendent attentif au moindre bruit, ne doute point qu'on ne vienne le voler, et qu'on ait dessein de commencer par prendre sa redingote, qu'il avait laissée sur une chaise : il saute promptement hors du lit, et se met à courir, tout en chemise, après le prétendu voleur. Le menuisier, voyant paraître quelque chose de blanc, laisse tomber son cercueil par l'escalier, et se sauve à toutes jambes, ne doutant point qu'il n'ait le mort à ses trousses.

Une jeune personne faisait un mariage de convenance : la marchande de modes lui apporta la corbeille de noce. A la vue des parures élégantes que cette corbeille renfermait, la jeune personne témoignait sa satisfaction d'une manière vive et ingénue. La marchande de modes, qui se connaissait en mariage, et surtout en mariage de convenance, après l'avoir long-temps écoutée, lui dit : Je vois que mademoiselle aime mieux le présent que le futur.

Un officier qui devait dîner avec des femmes élégantes avait fait une toilette complète, et marchait à pas comptés dans la rue; mais le malheur voulut qu'un fiacre maladroit, et qui allait très-vite, passât et le remplît de boue de la tête aux pieds. Le jeune homme, furieux de se voir en cet état, tomba aussitôt sur le cocher, et lui donna vingt coups de canne. Pendant qu'il le battait ainsi, un gascon, qui était dans la voiture, met la tête à la portière, et dit à l'officier : Monsieur, aurez-vous bientôt fait? — Le militaire, qui était encore dans la chaleur du premier mouvement, lui répondit avec fierté : Morbleu, monsieur, si vous voulez prendre son parti, vous n'avez qu'à descendre. — Ce n'est pas ce dont il s'agit, lui répliqua le gascon; mais, s'il vous plaît, ce coquin-là est à l'heure, et chaque coup de canne que vous lui donnez me coûte dix sous. — Cette bonne raison apaisa l'officier, et termina la querelle.

Un jeune officier, venu à Paris dans le temps du carnaval, fit la partie d'aller au bal avec un de ses amis, et se déguisa en diable. Ils se retirèrent avant le jour. Comme le carrosse qui les conduisait passa dans le quartier où logeait le militaire, il fut le premier qui descendit. On le laissa le plus près qu'on put de sa porte, où il courut promptement frapper, parce qu'il faisait grand froid. Il eut bien de la peine à réveiller une grosse servante de son auberge, qui vint enfin lui ouvrir à moitié endormie : mais dès qu'elle l'aperçut, elle referma au plus vite la porte, et s'enfuit en criant : *Jesu Maria!* Las de refrapper inuti-

lement, et mourant de froid, il prit le parti de chercher gîte ailleurs. En marchant le long de la rue, il entrevit de la lumière dans une maison, et pour comble de bonheur la porte n'étail pas tout-à-fait fermée. Il vit en entrant un cercueil avec des cierges autour et un prêtre qui s'était endormi en lisant près d'un fort bon brasier. Le jeune homme s'approcha du feu, et s'assoupit tranquillement sur une chaise. Cependant le prêtre s'éveilla, et apercevant à côté de lui une figure si horrible, il ne douta pas que ce ne fût le diable qui venait prendre le mort, et se mit à jeter des cris affreux, qui, réveillant le militaire en sursaut, lui causèrent la plus grande frayeur, et l'obligèrent à prendre la fuite. A peine fut-il dans la rue, qu'il fit réflexion sur son étrange habillement, et comme il n'était pas loin de la fripperie, et que le jour commençait à paraître, il y alla changer d'habit, et retourna à son auberge. Il apprit en entrant que la servante était malade, parce qu'elle avait reçu dans la nuit une visite du diable : le bruit se répandit dans tout Paris, que le démon était venu pour enlever un mort, et ce bruit parut d'autant mieux fondé à certaines personnes, que le défunt avait été procureur.

Un voyageur se présente à la municipalité d'une petite ville pour y faire viser son passe-port. Un commis ignorant, le seul qui se trouvât là, l'examine, et demande au voyageur où il est né. A Paris, répond celui-ci. — Comment à Paris ? Vous m'en imposez, ou votre passe-port est faux, car je lis dessus : né à *Quilin* (nez aquilin).

Une femme de campagne se plaignait à son curé des mauvais traitements de son mari. Le curé fit venir son mari, pour le réprimander de sa conduite. Notre paysan s'excusa de son mieux, en disant que sa femme en imposait; qu'à la vérité il lui arrivait quelquefois, dans leurs petits démêlés, de lui donner des coups de mouchoir pour la faire taire. Le curé gronda fortement la femme de lui avoir menti, attendu que son mari niait ce dont elle l'accusait, puisqu'il ne lui donnait jamais que des coups de mouchoir. Ha! le coquin, répliqua la femme, il ne vous a point dit qu'il ne se mouchait qu'avec ses doigts.

Une jeune fille traversant une rue de Londres, entre midi et cinq heures, fut accostée par deux hommes, qui lièrent conversation avec elle. Elle leur dit avec simplicité qu'elle venait en ville pour se mettre en service, et qu'elle désirait beaucoup de trouver une maison où on voulût la prendre. Ils l'assurèrent qu'ils connaissaient une dame qui avait besoin d'une fille de campagne, et que, si elle voulait les suivre, ils la lui présenteraient, étant certains que cette dame la prendrait très-volontiers. Elle se laissa persuader par eux, et ils la conduisirent dans une maison tenue par une femme de mauvaise vie. Dès qu'elle y fut entrée, elle vit qu'elle avait été dupe de sa confiance, et voulut sortir; mais ils la forcèrent à monter l'escalier. Cependant ses cris ayant été entendus dans le voisinage, la foule s'assembla devant la maison, et enfonça la porte, qu'on avait fermée de barricades en dedans. L'innocente créature fut délivrée;

les ravisseurs et les habitans de la maison s'évadèrent par une porte de derrière; mais s'ils échappèrent à l'indignation de la populace, la maison s'en ressentit. Elle fut presque démolie; tous les meubles, toutes les portes et les fenêtres furent mis en pièces.

Un vieux seigneur devint amoureux d'une jeune demoiselle qui servait sa femme; la vertu de cette suivante, se trouvant utilement soutenue par les désagrémens du vieillard, fut assez forte pour résister à ses sollicitations; elle en avertit sa maîtresse, elle les traita de persécutions, et elle confirma par ses larmes [illegible] de sa chasteté. Il n'est pas possible, madame, lui dit-elle, que j'en souffre davantage; pourquoi me prend-il, et comment peut-il me croire capable de manquer à ce que je dois, à vous et à mon honneur? s'il continue, je vous supplie de me permettre de me retirer. La bonne dame, fort piquée contre son mari, et très-contente de l'honnêteté de sa suivante, et qui craignait d'ailleurs que si elle la perdait elle pourrait en prendre quelque autre qui ne serait pas si scrupuleuse, lui dit : Ma fille, ne te mets point en peine; il ne faut pas que tu songes à me quitter, je suis trop assurée que tu es de mon amitié. — Il faut donc, madame, que vous songiez à me délivrer des persécutions de monsieur. — Hé bien, lui dit-elle, il me vient un expédient fort plaisant pour cela; il faut que tu fasses semblant de t'adoucir pour lui, et qu'ensuite tu lui donnes la nuit un rendez-vous dans ta chambre. — Moi; madame, un rendez-vous, lui

dit la demoiselle? — Écoute jusqu'au bout ce que j'ai à te dire: quand tu lui auras donné le jour et l'heure, et laissé la porte ouverte pour le faire entrer, je viendrai me placer dans ton lit, et tu passeras dans ma chambre; et alors, quand il viendra, je lui ferai tant de honte, qu'il perdra l'envie de te tourmenter.

Elle promit de faire tout ce que sa maîtresse souhaitait, et la nuit étant venue que le vieillard amoureux attendait avec beaucoup d'impatience, il se glissa secrètement et sans lumière dans la chambre de la servante, et y alla avec grand empressement trouver dans son lit sa femme qui l'y attendait; elle ne jugea pas à propos de le quereller d'abord; mais comme cette aventure se passait plus chastement qu'elle ne se l'était imaginée, elle s'en ennuya et se résolut enfin de parler: N'est-ce que pour cela, lui dit-elle, que vous vous êtes donné tant de peine? Le mari reconnut son erreur et la voix de sa femme; et plein de dépit de la tromperie qu'elle lui avait faite, et des mauvais succès de ses désirs amoureux: Je vous avoue, madame, lui dit-il, que mon corps est plus sage que mon esprit, car il vous a reconnue, et mon esprit aveuglé ne vous reconnaissait pas, et vous prenait pour une jeune fille; il se sauva ensuite pour éviter les injures et les reproches qu'il avait si bien mérités.

L'agrément de ce conte consiste non-seulement dans les succès malheureux du vieillard, mais encore dans la manière plaisante dont il justifia l'inutilité de ses désirs, en repoussant l'injure qu'il croyait avoir reçue de sa femme.

Un voleur, pour ses [illegible], ayant été condamné à être pendu et [illegible], comme on le menait au gibet, son confesseur lui disait : Courage, mon ami, vous [illegible] souper avec Dieu. Hélas! mon père, pourvu que j'y sois demain à dîner, ce ne sera pas [illegible]. [illegible], mon ami, lui répliqua son confesseur, il faut tenir pour assuré que vous irez souper ce soir, mourant contrit et repentant comme vous êtes. Quelle félicité de se voir servir par [illegible] en la compagnie des saints, avec [illegible]. Ah! mon père, répondit-il, vous me feriez bien plaisir si vous vouliez y aller à ma place, car je vous jure que je n'ai nul [illegible]. Le cordelier, qui n'en avait nulle envie, lui dit : J'irais fort volontiers, mon ami, mais c'est aujourd'hui jeûne en notre couvent.

Un soldat suisse, sur le point de faire l'exercice à feu, se sent pressé d'un besoin, court à quelque distance mettre bas culotte derrière un buisson. Un officier supérieur, connu pour une mauvaise tête, passa à côté de lui, ramasse son fusil, voit qu'il est chargé à poudre, y glisse une balle, et mettant notre homme en joue, lui déclare qu'il le tuera s'il ne mange de ce qu'il vient de faire. — Mais, mon général... — Point de quartier; mange, ou je te tue. — Mais, encore une fois, mon général... — Un mot de plus et tu es bas. Il n'y avait plus à répliquer; le soldat obéit : il n'était qu'à moitié de [illegible], quand l'officier satisfait de sa soumission lui rend son fusil, en lui disant : C'est assez. — Eh non, de par tous les

diables! ce n'est point assez, mon général, vous mangerez le reste à votre tour, ou je vous étends à mes pieds. — Comment, coquin! — Coquin tant qu'il vous plaira, achevez, ou je vous tue. — Tu serais assez hardi pour vouloir... — Mangez-vous? une fois. — Tiens, voilà ma bourse. — Rien! — Prends cette montre. — Rien, vous dis-je; encore un mot, vous êtes mort.

Le général acheva le reste. Comme le soldat regagnait sa compagnie en s'essuyant la bouche, un de ses camarades lui demanda s'il avait vu passer le général. — Parbleu, si je l'ai vu! nous venons de déjeûner ensemble.

Henri IV découvrit un jour d'assez loin un gentilhomme assez niais et mal bâti, qui s'amusait à contempler les tableaux dans une galerie du Louvre. Il s'approcha de lui, et lui demanda à qui appartenez-vous? Ce gentilhomme, qui n'avait jamais vu le roi, qui ne le connaissait pas, et qui portait son bois mal raboté, répondit sérieusement: J'appartiens à moi-même. Ventre-saint-gris, dit le roi qui avait remarqué sa sotte contenance, vous appartenez à un sot maître, qui ne vous a pas enseigné ni donné de meilleures leçons.

Un riche fournisseur fut assez vain pour faire dresser, dans un de ses jardins, une statue équestre qui le représentait. Deux paysans la regardaient: l'un demanda à l'autre d'où venait que le financier n'avait point de gants. — Hélas! dit l'autre, il n'en porte point, parce qu'il a toujours les mains dans nos poches.

Se promenant et fumant sa pipe un beau soir, Pacot avec son camarade lisait aux astres et examinait très-attentivement la lune dans son plein. Tout à coup, il s'écrie : *Oui, je te le dis, moi, j'aime mieux la lune !...* »

« Ah ! ah ! repartit son camarade, t'aimes mieux la lune, toi, et pourquoi ça ? *Pourquoi,* dit Pacot, *parce que, pourquoi, par rapport que, vois-tu bien*, la lune, ça ne vient jamais que la nuit et ça nous éclaire, tandis que ton soleil c'est toujours dans le jour qu'on le voit paraître, comme si dans le jour il ne faisait pas assez clair. Je te dis que j'aime mieux la lune ; enfin, suffit, c'est clair. »

Un Normand avait nié en justice un dépôt confié, et violé la religion du serment. Sa partie adverse, bien armée, l'attendait dans un lieu écarté, et ne se contentait pas de l'accabler de reproches. Entre vous et moi, lui dit le parjure, qui craignait les suites de cette rencontre, je ne nie point le dépôt ; mais quelle nécessité que les juges soient instruits de nos affaires ?

Le comédien Dugazon eut une dispute avec Desessarts, si connu par son talent et son énorme embonpoint. Ils vont au bois de Boulogne pour tirer l'épée ; arrivés sur le champ de bataille, le facétieux Dugazon eut l'air d'avoir des scrupules : Mon ami, dit-il à Desessarts, décemment je ne puis me battre contre toi ; j'ai trop d'avantage, tu m'offres une surface énorme ! Laisse-

moi égaliser la partie.... Alors il tire de sa poche un morceau de blanc d'Espagne, trace un rond sur le ventre de Desessarts. — A présent, vois-tu, tous les coups qui seront hors du rond ne compteront pas.... Les combattans, les témoins partent d'un éclat de rire, et le combat fut remplacé par un déjeuné.

Comment peux-tu boire ainsi, disait-on à un ivrogne. — Pardine, rien de si aisé. — Et non content de te soûler, tu fais tous les jours des tiennes pour aller boire à la campagne, comme si Paris n'était pas assez grand. — C'est par économie : à Paris, le vin coûte douze sous; à la campagne, il n'en coûte que huit ; je bois une bouteille, je gagne quatre sous ; j'en bois deux, je gagne huit sous ; j'en bois trois, je gagne douze sous, et je mets comme ça tous les soirs quarante sous dans ma poche.

Un prédicateur avait introduit un chien dans sa chaire à prêcher, et comme il avait des petits pâtés dans sa soutane. Castor poussait vivement son museau de chien sous cape pour escamoter la friandise. Le prédicateur se mit à gesticuler à droite et à gauche, en disant : *in no...*, puis un coup de pied au chien ; *in nomine*, puis une bourrade au chien ; *patris*, puis une chiquenaude au chien ; *et filii, hum! et spiritûs, hem! sancti, ouf! amen!* Mes chers frères, s'écrie-t-il tout impatienté et vexé, lorsque le créateur mit Adam sur la terre, il lui dit (et il gesticulait toujours en re-

poussant le chien) : Oui, mes frères, il lui dit : « *Veux-tu t'en aller, vilain chien!* »

Un curé jovial avait fait le pari de désigner par son nom, en chaire, le plus grand cocu de sa paroisse, et il tint parole.

Le dimanche, jour de la Trinité, il monta et dit : « Mes chers paroissiens, nous célébrons aujourd'hui le divin mystère incompréhensible à des esprits aussi étroits que les vôtres ; mais aux petits gentes les petits exemples ; tenez, regardez le chapeau de monsieur Jeannotot : une corne, deux cornes, trois cornes ; eh, bien! tout cela, mes frères, ne fait qu'un chapeau fait pour la tête de celui qui le porte ; de même, le Père, le Fils et le Saint-Esprit ne font qu'un seul et même Dieu. »

HISTOIRE D'UN REVENANT.

Dans une terre assez belle de Franche-Comté, il revenait, dit-on, un esprit, et ce maître lutin y faisait un bruit effroyable. Toute la nuit c'étaient des flammes qui faisaient paraître le château tout en feu; c'étaient des hurlemens épouvantables, et cela n'arrivait qu'en certain temps de l'année, vers la Toussaint. Personne n'y osait demeurer que le fermier, avec qui cet esprit était apprivoisé. Si quelque malheureux passant y couchait une nuit, il était étrillé d'importance; les marques en demeuraient sur sa peau pendant plus de six mois. Les paysans d'alentour voyaient bien d'autres objets, car tantôt quelqu'un avait vu de loin une douzaine d'autres esprits en l'air sur ce château; ils étaient tous en feu, et ils dansaient un branle à la paysanne: une autre fois on avait trouvé dans une prairie, je ne sais combien de présidens, conseillers en robes rouges, qui, sans doute, étaient encore tout en feu. Là, ils étaient assis et jugeaient à mort un gentilhomme du pays, qui avait eu la tête tranchée il y avait bien cent ans. Un autre avait rencontré la nuit un gentilhomme, parent du président, maître du château; il se promenait avec la femme d'un autre gentilhomme des environs; on nommait la dame, ce parent et cette dame étaient vivans; on ajoutait qu'elle s'était laissée cajoler, et qu'ensuite elle et son galant avaient disparu. Ainsi plusieurs personnes avaient vu, ou tout au moins ouï dire des merveilles de ce château. Cette farce dura plus de quatre ou cinq ans, et fit grand tort au président, qui était contraint de laisser sa terre à très-vil prix; mais

enfin il résolut de faire cesser la lutinerie, persuadé par beaucoup de circonstances qu'il y avait de l'artifice de quelqu'un en tout cela. Il va à sa terre vers la Toussaint, couche dans son château, fait demeurer dans sa chambre deux gentilshommes de ses amis, bien résolus au premier bruit, ou à la première apparition, de tirer dessus avec de bons pistolets. Les esprits qui savent tout, apprirent apparemment ces préparatifs, pas un d'eux ne parut. Ils redoutèrent le président qu'ils reconnurent avoir plus de force et de subtilité qu'eux. Ils se contentèrent de remuer des chaînes dans une chambre au-dessus de la sienne, au bruit desquelles la femme et les enfans du fermier vinrent au secours de leur seigneur. Ils se jetèrent à genoux pour l'empêcher de monter dans cette chambre. « Hé! monsieur, lui criaient-ils, qu'est-ce que » la force humaine contre des gens de l'autre » monde? Monsieur de *** avant vous a voulu » tenter la même entreprise, et il est revenu avec » un bras tout disloqué. Monsieur de *** pensait » aussi faire le brave, il s'est trouvé accablé sous » des bottes de foin, et le lendemain il en fut » bien malade. » Enfin ils alléguèrent tant de pareils exemples au président, que ses amis ne voulurent pas qu'il s'exposât à ce que l'esprit pourrait faire pour sa défense : ils en prirent seuls la commission : ils montèrent tous deux à cette grande et vaste chambre où se faisait le bruit, le pistolet dans une main et la chandelle dans l'autre; ils ne voyaient d'abord qu'une épaisse fumée que quelques flammes redoublaient en s'élevant par intervalles. Ils attendent un moment qu'elles s'éclaircissent; l'esprit s'entrevoit confu-

sèment au milieu ; c'est un pantalon noir qui fait des gambades, et qu'un autre mélange de flamme et de fumée dérobent encore à leur vue. Il a des cornes, une longue queue, enfin c'est un objet qui donne de l'épouvante. L'un des deux gentils-hommes sent un peu diminuer son audace à cet aspect. « Il y a quelque chose là de surnaturel, » dit-il à l'autre, retirons-nous. » Mais cet autre plus hardi ne recule pas. « Non, non, répond-» il, cette fumée pue la poudre à canon, et ce » n'est rien d'extraordinaire ; l'esprit même ne » fait son métier qu'à demi, de n'avoir pas en-» core soufflé nos chandelles. » Il avance à ces mots, poursuit le spectre, le fixe pour lui lâcher un coup de pistolet, le tire et ne le manque pas ; mais il est tout étonné, lorsqu'au lieu de tomber, ce fantôme se retourne et se met devant lui. C'est alors qu'il commence lui-même à avoir un peu de frayeur. Il se rassure toutefois, persuadé que ce ne pouvait être un esprit, et voyant que le spectre ne l'osait attendre, et évitait de se laisser saisir, il résolut de l'attraper, pour voir s'il sera palpable, ou s'il fondra entre ses mains. L'esprit étant trop pressé, sort de la chambre, et descend par un petit escalier qui était dans une tour ; le gentil-homme descend après lui et ne le perd point de vue, traverse cours et jardins, et fait autant de tours qu'en fait le spectre, tant qu'enfin ce fantôme étant parvenu à une grange qu'il trouva ouverte, se jeta dedans, et s'y voyant enfermé, aima mieux disparaître que de se laisser prendre ; il fondit contre le mur même où le gentilhomme pensait l'arrêter, et le laissa fort confus. L'ayant vu ainsi fondre, il appela du monde, et se fit

apporter de quoi enfoncer la porte de l'endroit où le spectre s'était évanoui ; il découvrit que c'était une trape qu'on fermait au verrou, après qu'on y était passé. Il descendit dedans, trouva le pantalon et de bons matelas qui le recevaient doucement quand il s'y jetait la tête la première. Il l'en fit sortir. Ce qui rendait l'esprit à l'épreuve du pistolet, était une peau de buffle ajustée à son corps. Ce fourbe avoua toutes ses souplesses, et en fut quitte pour payer à son maître les arrérages de cinq années, sur le pied de ce que la terre était affermée avant les apparitions. Il y a deux choses à admirer dans cette histoire : les tours d'adresse de l'esprit, et l'intrépidité du gentilhomme. L'absence du fermier donna peut-être lieu de penser qu'il était le héros de la pièce.

FIN.

